

SÉRGIO BUARQUE DE HOLANDA
PRUDENTE DE MORAES, NETO
Pages aventurées

Perspectives

[...] La résistance au miracle caractérise un état d'esprit qui n'est pas tout à fait celui des contemporains. On va jusqu'à prétendre, et sans scandale, que la médiocrité ou la grandeur de notre monde visible dépendent uniquement de la représentation que nous nous en faisons – de la qualité de cette représentation. Nous ne sommes en rien gênés de nous fier entièrement à la douce et ingénieuse calligraphie que les hommes ont inventée pour la substituer au dessin raide et anguleux des choses. Aujourd'hui plus que jamais tout art poétique doit être principalement – je pourrais même dire *uniquement* – une déclaration des droits du Rêve. Après tant de siècles pendant lesquels les hommes les plus honnêtes se sont plus à escamoter le meilleur de la réalité, c'est au nom de la réalité que nous devons chercher le paradis dans des régions encore inexplorées. Il nous reste donc la possibilité de parler de nos expéditions armées dans ces domaines. Nous ne voyons clair que la nuit. [...]

Mais à quoi bon se fier au miracle si nous n'osons pas transposer cet *impossible* et cet *interdit* placés là par prudence ou par lâcheté? « Il y a plus de choses dans le ciel et la terre que ce qu'imagine votre philosophie », dit Hamlet à Horatio. Il est certain que cette philosophie s'intéresse uniquement au divertissement ou, occasionnellement, à toutes ces choses qui existent sur la terre et dans le ciel hors de sa portée. Pour les savants les plus remarquables, une certaine ampleur dans la pensée entraîne l'invincible sacrifice de tout ce qui échappe à la logique de la continuité, de tout ce que l'on exalte et qui affirme, du simple fait d'*être*, un droit à l'existence, à sa différence essentielle par

rapport à ce qui l'entoure et, par conséquent, implicitement, à sa *singularité*. La science se plaît à établir un tel nivellement, une telle uniformité entre toutes les choses qu'elle finit par exclure de son Univers tout objet qui ne se résigne pas à être simplement un terme pour ses équations, un instrument docile pour ses constructions arbitraires. L'acte élémentaire de *définir*, qui se trouve à la base de toute science humaine, suppose l'intention d'installer tout objet de connaissance dans une continuité fixe et inaltérable. Il n'existe pas de science du particulier qui étudie chaque chose en relation à sa propre particularité. Toute notre connaissance procède à l'inverse: subordonnant le singulier à l'universel, utilisant pour cet effet un système de sélection selon lequel l'essentiel est ce qui est constant dans une série d'objets donnée. Le reste, ce qu'il y a d'individuel en chacun, est jugé inutile pour la formation du concept. Toutefois, pour certains hommes, l'essentiel demeure ce qu'il y a de particulier, ce qu'il y a de miraculeux, l'élément irréductible dans chaque chose. Ce sont ces hommes, ceux qui obéissent aux lois divines et oublient les autres, celles de la ville, qui réclament violemment un retour à *l'état de guerre* qui n'est qu'une conformité avec la vie.

Pour la plupart des hommes, cependant, la mort, quelle qu'elle soit, présente des charmes et des séductions que la Vie est loin de leur accorder. Pour beaucoup de poètes, elle a toujours été un synonyme commode de mystère et, pour Socrate, elle est apparue comme *acquisition de pensée*. Peu d'entre eux ont compris qu'il n'est pas nécessaire de renoncer à la vie pour découvrir «l'irréel» et que, inversement, ce qui nous semble le plus *réel* et même ce qui se présente comme le plus facile à vérifier, contient une part de mystère imprévisible et fait des concessions scandaleuses à l'irrationnel. [...]

Je dirai provisoirement que la vie, malgré tout, continue à nourrir, subrepticement et par une espèce de ressource secrète, les régions les plus cachées de nos idéologies. Il est incontestable que nos actes, même ceux qui contiennent une série de mouvements irrémédiablement prévus par la logique et le calcul les plus précis, ne font pas abstraction de cette parcelle de contin-

gent qui participe du divin. Face à l'impossibilité d'offrir une résistance plus efficace au mystère qui nous entoure, face à l'absurdité de cette résistance, il y n'a pas deux attitudes également légitimes. Rien de plus commode, il est vrai, que de conclure à la vanité de tous nos gestes et à l'inutilité de toute attitude – idée fournie par l'Univers en échange d'un simple bâillement.

Sérgio Buarque de Holanda
(« Perspectivas », *Estética* 3, avril-juin 1925)
traduction française *Márcia Arbex*

Sur la sincérité

[...] Sur les traces de Gide et de Proust, en étudiant Freud, enrichie d'une puissante méthode d'analyse – le monologue intérieur –, la littérature française est arrivée au surréalisme « lequel recherche la traduction automatique, immédiate, du mécanisme désintéressé de la pensée ».

Ceux qui n'acceptent pas cette « littérature anarchique » de pure introspection, fondée uniquement sur la mémoire, ceux-là veulent un *ordre* imposé du dehors, selon lequel les sentiments sont considérés dans l'abstrait et la notion de personnalité résulte de schémas artificiels additionnés. [...]

La psychanalyse met au même niveau l'art et le rêve. Elle résulte de la lutte entre les désirs et tendances instinctives et les forces de toute espèce – la censure – qui tentent de les réprimer. Pour se manifester, ces désirs attendent le relâchement né du sommeil ou bien ils se masquent. L'art est une des façons de se masquer. Sublimation. C'est-à-dire réutilisation, à travers un effort conscient, à des fins élevées.

L'art est probablement né avec la reproduction des rêves. Ensuite, ce n'étaient plus les rêves, disons plutôt les faits rêvés qui se reproduisaient, mais *l'état onirique* lui-même que l'on essayait de prolonger au-delà du rêve et qui produisait de nouveaux rêves immédiatement fixés en art. Cela a lieu à chaque fois que l'art se sépare nettement de l'histoire. Le poète raconte ce dont il rêve. C'est un *rêveur*. Or, rêve = utopie, désir impos-

sible. Un désir difficile qui finalement se réalise *est comme un rêve*. [...]

J'ai dit plus haut qu'il existe des choses dans l'inconscient qui, d'elles-mêmes, jamais n'atteindraient l'imagination. Elles ont beau essayer, elles n'y arrivent pas. Des efforts qui deviennent la *torture* de certains artistes. La torture se constitue par un processus mental semblable à celui des névroses. C'est un état pathologique de l'esprit créateur. Dans ces cas, même si on admettait les principes de M. Crémieux, sa théorie ne satisfait pas. La non insincérité ne suffit pas aux torturés. Ils ont besoin d'une sincérité totale qui puisse les *guérir* de la torture. Sincérité thérapeutique. Analogue à d'autres méthodes de cure par la psychanalyse.

Compris de cette façon, l'art peut être censuré pour hermétisme et incommunicabilité. Défaut stigmatisé dans le dadaïsme et dans le surréalisme. Cela ne me semble pas un défaut. De ce qui vient d'être dit, en suivant Freud, nous pouvons conclure que l'art est satisfaction personnelle. Récemment, en réponse à une enquête des *Nouvelles Littéraires*, Bernard Shaw a dit exactement le contraire. Selon lui, « l'autosatisfaction sera la ruine de la France ». Il a tort. L'art est une fonction individuelle. L'artiste ne doit se préoccuper d'aucune sorte de public. Le public, comme la Femme dans la tragédie de Mário de Andrade, est une « chose qui arrive ». L'artiste se fait plaisir ou cherche à se faire plaisir. Savoir s'il plaît également aux autres est le travail du critique. Pour le jugement, de nouveaux facteurs entrent en jeu. Entre autres, et principalement, le degré d'originalité. Une œuvre qui n'est pas le fruit d'une autosatisfaction est un artifice et non pas de l'art.

La jouissance presque physique qui suit l'acte de création artistique est pareille à celle qui accompagne la confession religieuse (le *Dedalus*, de Joyce, en fournit un excellent exemple) ou, à une moindre échelle, une confidence.

Parce que l'art est, en somme, une confession. « Pourquoi écrivez-vous¹? » demandait *Littérature*.

1. En français dans le texte.

— J'écris pour me confesser. C'est la seule réponse.

Confesser quoi? L'artiste ne sait pas. Les symboles occultent ses tendances instinctives. Il sait qu'il a confessé quelque chose car il se sent bien. C'est à la critique de le découvrir, comme vient d'essayer de le faire M. Charles Baudouin dans son livre sur Verhaeren. [...]

M. Crémieux redoute une littérature qui se réduise à la notation des rêves ou d'états psychologiques qui puissent leur être comparés.

C'est vraiment excessif. Passager. Peut-être nécessaire. Considérant que ce processus puisse produire des œuvres admirables, l'employer de façon exclusive devient fastidieux à la fin. Cela fatigue. Le monologue intérieur commence déjà à ennuyer. Il a même été l'objet d'une satire de la part de M. Jean Giraudoux dans *Juliette au pays des hommes*.

*

Il faut fuir cet excès. En exploitant l'inconscient à *outrance*², le surréalisme tombe précisément dans l'erreur qu'il cherche à combattre. Le préjugé à l'égard de la sincérité produit une fausse sincérité. Étant donné qu'il est impossible de supprimer l'action du conscient, l'autosuggestion obtiendra de l'inconscient des choses qu'il n'avait pas. Il sera réduit à un chapeau de prestidigitateur.

Les surréalistes seront *trop sincères*, comme l'homme qui a sauté par-dessus le cheval et est tombé de l'autre côté, « a trop monté ».

En tout cas, il n'y a pas de raison de redouter l'automatisme du mouvement Dada junior. C'est une phase brève, bientôt dépassée. Les générations futures considéreront le problème comme elles le trouveront. Et elles sauront le développer d'elles-mêmes.

Prudente de Moraes, neto
(« Sobre a sinceridade », *Estética 2*, janvier-mars 1925)
traduction française *Márcia Arbex*

2. En français dans le texte.

Sinal de Alarma

Uma árvore estrelada no campo silencioso. Boizinhos sentimentais num passado distante. Os olhos viam mais mais mais longe. Grandezas. E histórias tétricas na noite de velas e sustos. No céu vestígios de assassinos. Cheiros fadigas distensão na terra sexuada deitada possuída. Molezas quentes excitantes. Quietudes inquietas de desejos receios tristezas sem motivo. Homens taciturnos fumando vida em cachimbos. Gestos lentos sem atritos sem ruídos. Os sons se perdem na noite acolchoada larga demais pro mundo.

Na varanda na frente da casa palavras palavras preservam pensamentos entrincheirados.

E um homem de idade que nunca tinha tido uma dor de cabeça falou: «Eu tenho experiência de vidas acidentadas e posso ensinar a cada um o seu caminho. Quando nasci já havia muito que os galos não cantavam nos quintais. Mas a felicidade é sempre inesperada e as vindimas eternas não conhecem auro-ras nem arrependimentos. Vocês que me escutam saibam que nem só de noite é preciso dormir. Porque na verdade as florestas são rudes e os rios maliciosos nem sempre sabem nos satisfazer. Eu por mim, que vivi sessenta anos, não posso dizer onde começam as águas e a que hora dá sol no lado de lá. Vi as florestas brotarem oblíquas e vi pedras pulando do chão. Entretanto pra mim as manhãs não dão frutas e as rosas não têm cor. Nas ruas das cidades mais altas vi mulheres sonâmbulas de gestos doloridos. Tive a beleza nas mãos. Conheci o segredo de todas as delícias mas ninguém me ensinou as músicas malditas e só em sonho conheci o amor.»

Falou. As palavras pesadas se esborrachavam no chão. Os outros se entreolharam e quando a criada serviu os poemas e os licores, o que meditou mais e que pela atitude e pelo olhar

Signal d'alarme

Un arbre étoilait dans le champ silencieux. Des petits veaux sentimentaux dans un passé lointain. Les yeux voyaient encore encore plus loin. Grandeurs. Et des histoires terribles dans la nuit de bougies et de frayeurs. Dans le ciel des vestiges d'assassins. Odeurs fatigues distension dans la terre sexuée couchée possédée. Molleses chaudes excitantes. Quiétudes inquiètes de désirs peurs tristesses sans raison. Des hommes taciturnes fumant vie en pipes. Gestes lents sans frictions ni bruits. Les sons se perdent dans la nuit ouatée trop large pour le monde.

Sur la terrasse devant la maison, des mots des mots préservent des pensées retranchées. Et un vieil homme qui n'avait jamais eu mal à la tête dit: «J'ai l'expérience des vies accidentées et je peux apprendre à chacun son chemin. Quand je suis né les coqs ne chantaient plus dans les basses-cours depuis longtemps. Mais le bonheur est toujours inattendu et les vendanges éternelles ne connaissent ni aurores ni regrets. Vous qui m'écoutez sachez qu'il ne faut pas dormir que la nuit. Parce qu'en vérité les forêts sont rudes et les fleuves malicieux ne savent pas toujours nous satisfaire. Moi-même qui ai vécu soixante ans, je ne peux pas dire où commencent les eaux et à quelle heure il y a du soleil de l'autre côté. J'ai vu des forêts bourgeonner obliques et des pierres sautant du sol. Pour moi cependant les matins ne donnent pas de fruits et les roses n'ont pas de couleur. Dans les rues des villes les plus hautes j'ai vu des femmes somnambules aux gestes douloureux. J'ai eu la beauté entre les mains. J'ai connu le secret de toutes les délices, mais personne ne m'a appris les chansons maudites et je n'ai connu l'amour qu'en rêve.»

Il parla. Les mots lourds s'écrasaient par terre. Les autres se sont regardés et, au moment où la servante servait les poèmes et

devia ser eu, levantou-se e tirando um punhal fincado na parede: « Eu sou corajoso, disse, e duvido do que o senhor contou. Tudo são imposturas e os costumes do país não permitem desrespeitos ao princípio de identidade nem desvios nos morros amarelos. » E cravou o punhal cinco vezes no homem que tinha experiência. O vítima foi crescendo crescendo crescendo esticando esticando esticando e ficou redondo transparente luminoso enorme. E gritava berrava bramia. E os outros: « Mais alto! Mais alto! não se ouve nada! mais alto! mais alto! » Ele foi subindo e só parou lá longe lá longe no céu. Então um dos rapazes virou-se para os companheiros: « Aquele homem é uma lua nova. » Diante disso só restava morrer. Tremeram correram fugiram, covardes. Uma árvore estrelada no campo silencioso. Em baixo as feras e o abismo. A terra sobe depressa depressa. Brusco susto choque salto espatifado. Ora, pensei que morrer era mais difícil.

Prudente de Moraes, neto
(*A Noite*, 28 décembre 1925, « O Mês Modernista »)

les liqueurs, celui qui a le plus médité et, d'après son attitude et son regard devait être moi-même, se leva et dit en arrachant du mur un poignard: «Je suis courageux et ce que vous avez raconté est douteux. Tout cela ce sont des impostures et les coutumes du pays ne permettent ni manque de respect au principe de l'identité ni détours sur les mornes jaunes.» Et il a enfoncé le poignard cinq fois dans l'homme qui avait de l'expérience. Le victime³ s'est mise à grandir grandir grandir s'étirant s'étirant s'étirant et il est devenu rond transparent lumineux énorme. Et il criait hurlait rageait. Et les autres:«Plus fort! Plus fort! On n'entend rien! Plus fort! Plus fort!» Et il commença à monter et ne s'arrêta que très haut très haut dans le ciel. Alors, l'un des garçons se retourna vers ses collègues: «Cet homme est une nouvelle lune.» Face à cela il ne restait que la mort. Ils ont frémi couru fui, les lâches. Un arbre étoilait dans le champ silencieux. En bas les fauves et l'abîme. La terre monte vite vite. Brusque frayeur choc saut brisé. Or, je pensais que mourir était plus difficile.

Prudente de Moraes, neto
traduction française *Márcia Arbex*

3. Dans le texte original, le substantif féminin *vítima* (victime) est précédé d'un article masculin.

Aventura

Aurora, voz de estranhos céus, aurora, que amargor naquele gesto largo das montanhas! As casas desse momento, tão isoladas, imagine que davam para uma grande pedra multiforme. Ruas e mais ruas precipitavam-se em torno do sucedido. E os últimos acontecimentos eram de natureza principalmente calcárea como se diz. Eis que de repente o povo irrompe em entusiasmo. Foi quando silenciosamente as horas uma a uma se puseram a fugir.

Daí a uma tentativa compreende-se que havia um passo ou dois. Assim sendo a segunda hipótese reconhecidamente mais saudável teve a audácia de desaparecer por um caminho desses que a gente não percorrerá jamais. A um certo sinal, e como se todos estivessem ligados a uma idéia fixa, todos os homens tremeram, enquanto as mulheres e as palavras mais hábeis riam riam perdidamente. A cena se repetiu três vezes. E por absurdo que pareça, nem todo mundo desistiu de conciliar o sono. O sono ao contrário é que tomou maior número de iniciativas. Percebendo a manobra atrevida não tive dúvida em contemplar pessoalmente as nuvens face a face. De todos os lados protestos intrínsecos faziam que sim com as mãos, os pés e algumas orelhas.

Isso porém nunca seria motivo bastante para eu não florir ou amortecer.

Ao contrário. Bem me parecia que a intransigência daquela pobre gente significava alguma coisa mais do que um simples compasso. Compasso? Desses assim eu vi muitos. Quantas vezes calaram-se os gansos, não, pergunte só quantas vezes calaram-se antes dele ser isso. Azul marinho, dirão vocês. Mas nem sempre. Outrora sim, reconheço e como negar que assim fosse por um espaço superior ao capitão? Franqueza das franquezas e que melhor coisa há que não dure o tempo necessário a tais emanções? Não. Eu vi. Depois de mim que vieram as estrêlas. Oh! Sem aquele sabor de antigamente, que as fazia tão altas e vacilantes nos seus cantares. Assim como quem diz que a vida está fora de discussão.

Prudente de Moraes, neto
(Verde 3, novembre 1927)

Aventure

Aurore, voix d'étranges ciels, aurore, quelle amertume dans ce geste vaste des montagnes! Les maisons de ce temps, si isolées, imaginez-les qui donnent sur une grande pierre multiforme. Des rues et encore des rues se précipitaient autour de ce qui est arrivé. Et les derniers événements étaient principalement de nature calcaire, comme on dit. Voilà soudain le peuple faisant irruption avec enthousiasme. C'est alors que, silencieusement, les heures se sont mises à fuir une à une.

De ce point à une tentative, on comprend qu'il y avait un pas ou deux. Ainsi la deuxième hypothèse reconnue plus saine, j'eus l'audace de disparaître par un chemin, de ceux que jamais on ne parcourra. À un certain signe, comme si nous étions tous liés à une idée fixe, tous les hommes ont tremblé, pendant que les femmes et les mots plus habiles riaient riaient éperdument. La scène se répéta trois fois. Et même si cela paraît le comble de l'absurde, ils n'ont pas tous renoncé à trouver le sommeil. C'est le sommeil, au contraire, qui a pris le plus grand nombre d'initiatives. Ayant aperçu la manœuvre effrontée je n'ai pas eu de doute à contempler personnellement les nuages face à face. De tous les côtés des protestations intrinsèques disaient oui avec les mains, les pieds et quelques oreilles.

Cependant ceci n'était aucunement une raison suffisante pour que je ne fleurisse ni n'amortisse.

Au contraire. Il me semblait bien que l'intransigeance de ces pauvres gens signifiait quelque chose de plus qu'une simple mesure. Mesure? Comme celles-là j'en ai vu plusieurs. Combien de fois les oies se sont tues, non, demandez seulement combien de fois ils se sont tus avant qu'il devienne cela? Bleu marine, vous répondrez. Mais pas toujours. Autrefois oui, je reconnais et comment nier qu'il en était ainsi pour un espace supérieur au capitaine? Franchise des franchises et qu'est-ce qu'il y a de mieux qui dure le temps nécessaire à de telles émanations? Non. J'ai vu. C'est après moi que les étoiles sont venues. Oh! Sans cette saveur d'autrefois qui les plaçaient si hautes et vacillantes dans leurs chants. Comme si on disait que la vie est hors de toute discussion.

Prudente de Moraes, neto
traduction française *Márcia Arbex*

Témoignage sur l'arrivée de Cendrars à Rio⁴

[...]

PRUDENTE: [...] Nous nous sommes promenés à deux voitures dans la ville, jusqu'au Joá et un peu au-delà, par les plages, avenue Niemeyer. Une balade qui, par la suite, a été jugée quelque peu inadaptée. Car après avoir voyagé en mer je ne sais combien de jours, nous l'avons emmené voir un peu plus de mer. C'était assez amusant, pourtant. Il racontait des choses, disait des choses. Sérgio a dit (je ne sais pas si tu t'en souviens): «J'ai un conte qui s'appelle *L'Automobile au bois dormant*⁵. Ensuite nous sommes allés déjeuner au Minho. Graça Aranha y avait fait une réservation...

SÉRGIO: Une *peixada*⁶ à la Leão-Veloso...

PRUDENTE: C'est ça, une *peixada* pour que Cendrars connaisse la spécialité du Minho. Il a aussi commandé du vin portugais pour l'accompagner. Mais du coup Cendrars a réclamé: «De la *panga*⁷, de la *panga**!». Alors on a apporté de la *pinga* et il l'a bue et appréciée comme il se doit. Nous sommes restés là à bavarder quelque temps. Et à la fin le groupe s'est dispersé.

[...]

PRUDENTE: [...] Quand le groupe s'est séparé, Sérgio et moi avons ramené Cendrars jusqu'au port et il nous a invités à monter à bord. Le navire ne devait pas partir tout de suite. Il semblait qu'il ne partirait qu'en fin de journée pour le port de Santos, où il devait descendre. Nous sommes montés. Sérgio avait bu de la *pinga*, du vin, très raisonnablement. Nous sommes montés et Cendrars a commandé un très bon cognac français qui était servi à bord. Nous avons accepté et bu. Mais nous avons commencé comme ça par petites gorgées, doucement, et il a donc réclamé: «Non, pas comme ça. À la russe*.» Et il nous a montré comment c'était «à la russe». Sérgio a bien aimé la suggestion et la méthode, et il a commencé à boire le cognac «à la russe». «À la russe», et il en a bu un, «à la russe», et encore un autre. Cendrars nous servait sans arrêt. Je n'ai pas suivi...

4. Extrait de «Depoimento conjunto de Prudente de Moraes, neto & Sérgio Buarque de Holanda (15 de outubro de 1971)», dans Alexandre Eulálio, *A aventura brasileira de Blaise Cendrars*, São Paulo, Edusp / Fapesp, 2001, p. 549-555)

5. Phrase en français dans le texte original. Les suivantes seront signalées par un astérisque.

6. Plat de poisson cuit; espèce de bouillabaisse.

7. Cendrars prononce à la française le mot brésilien *pinga* qui désigne une boisson alcoolisée obtenue par distillation de la canne à sucre; cette eau-de-vie est également connue sous le nom de *cachaça*.

SÉRGIO : Avec la même assiduité...

PRUDENTE: J'ai continué à boire de façon modérée, sans adopter la méthode russe. Et cela a probablement fait la différence dans le résultat de la commémoration chez lui et chez moi. Chez lui, ç'a été beaucoup plus fort et violent. Quand nous avons décidé de partir, Sérgio ne se sentait pas bien. Il avait pris une sacrée cuite. Et là-bas même, à bord...

SÉRGIO: Sur le tillac...

PRUDENTE: Sur le tillac, c'est ça, il y a fait ce que le poète a appelé dans un poème⁸...

SÉRGIO: ... « dégobiller sur le pont* ».

PRUDENTE: « Un jeune poète sympathique degobilla [sic] sur le pont. Je le ramène à terre où son compagnon dégobille à son tour* ».

SÉRGIO: Le *compagnon*, c'est Prudente.

PRUDENTE: Le compagnon c'était moi, mais ce n'est pas tout à fait la vérité. C'est Sérgio qui *dégobilla*⁹ deux fois. *Sur le pont**...

SÉRGIO: En bas, je ne crois pas...

PRUDENTE: En bas, si, je t'assure. *Sur le pont** et puis à *terre** encore une fois. Cendrars est même descendu pour me donner des conseils: lui faire prendre un café noir, lui donner de l'eau minérale et je ne sais plus quoi, quantité de conseils. Je suis resté là-bas avec Sérgio quelque temps et puis, quand il allait mieux, je l'ai emmené à mon bureau où il a été traité selon les recommandations de Cendrars. Celui-ci est allé à Santos, où Paulo Prado devait le recevoir avec une autre escorte. [...]

[...]

PRUDENTE: Tu te souviens comment on a acquis les exemplaires du livre de Febrônio¹⁰? L'épisode a certainement de l'intérêt. J'étais avec Sérgio et nous sommes allés prendre un petit café à côté de mon bureau, au carrefour rue Buenos Aires et rue Primeiro-de-Março. Nous étions assis, en train de bavarder, quand un type est arrivé avec divers fascicules qu'il nous a proposé d'acheter.

SÉRGIO: Un livre à couverture verte en style bible... Quelque chose de sur-réaliste, complètement fou.

8. Cf. Blaise Cendrars, « La banquet », dans *Feuilles de route*, Denoël, 2001, p. 213.

9. Néologisme à partir du verbe *dégobiller* (en français), mais conjugué comme en portugais « *dégobillou* », au passé, à la troisième personne du singulier.

10. Au sujet de Febrônio Índio do Brasil, voir Blaise Cendrars, *Éloge de la vie dangereuse*.

PRUDENTE: Alors je l'ai feuilleté, je l'ai lu et j'y ai trouvé des choses drôles et je l'ai acheté. C'était bon marché, il me semble qu'il coûtait deux mille *réis*¹¹. Peu de temps après, Febrônio a été identifié comme l'auteur de plusieurs crimes commis à l'époque et qui avaient intrigué la police. Une fois le portrait du criminel publié, nous l'avons identifié comme le type qui vendait les livres. C'est lui-même qui nous les avait vendus. Febrônio était quelqu'un d'extraordinaire. Il a commis un de ses crimes à Niterói. Il a ramené à Rio le crâne de la victime enveloppé dans du papier journal. Il a traversé la baie de Rio, est descendu sur le quai des navettes, il a monté en courant la rue São José en passant par tous les magasins (la rue São José était alors une grande rue commerçante avec des boutiques de tous genres et toutes espèces). Il a parcouru toutes les boutiques en demandant soit une boîte soit une caisse. Il disait: « J'ai sur moi un crâne et j'aimerais une boîte pour le mettre dedans. » Tous les commerçants l'ont reçu, mais ils ne lui ont donné ni la caisse ni la boîte parce qu'ils n'en avaient pas; Febrônio n'a pu en trouver une que près de l'avenue Central. Il n'a pas éveillé le moindre soupçon, personne n'a demandé pourquoi il avait un crâne entre les mains, comment il l'avait obtenu, qu'est-ce que c'était. [...]

Prudente de Moraes, neto et Sérgio Buarque de Holanda

15 octobre 1971

traduction française *Márcia Arbex*

11. Pluriel de *real*, ancienne unité du système monétaire portugais et brésilien.